

Que lou péu d'uno drolo, vèn
Floureja ma man o ma caro.

Alor me sèmblo qu 'a passa,
E, coume un fòu, après ie courre...
E l'Amour me fai embrassa
Enjusquo la rusco di roure.

Dis estello amigo lis iue,
Treboulant coume d'ïue de femo,
Me regardavon dins la niue :
L'oumbro èro founso, bluio, semo.

TEODOR AUBANEL.

fille, vient — frôler ma main — et
mon visage.

Alors il me semble qu'elle a passé,
— et, comme un fou, je lui cours
après... — Et l'Amour me fait em-
brasser — jusques à l'écorce des
rouvres.

Des étoiles amies les yeux, — trou-
blants comme des yeux de femmes,
— me regardaient dans la nuit : —
l'ombre était profonde, bleue et
calme.

T. B.

AS FELIBRES LIOUNÉS

A PAU MARIETOU.

O Liounés, aici, pertout aici se dis
Que batou, vostes cors, dau meme batedis
Qu'esmòu dempièi trento ans la terro miejournalo,
E que, vous pagant pas de simpatiè banalo,
Au pres-fa felibren que tant ie prenou part,
Atravalits, voulès adurre veste bard
E vosto ajudo frairenalo.

Qu'antau manifestés, oh ! nous estouno pa !
De nèblo amai veste èr souvent siègue atapa,
L'Uba vous estregnent de sa darrièro esperro,
Vers l'astre de l'Adré se vous viro l'espèro,
Es rare alor qu'un rai vèngue pas dau Miejour,
Vèngue pas, trelusent, rejouï tout un jour
Vosto cièuta grando e prouspèro.

Trop de tems, Liounés, long de vostes quèis gris,
Vostes supèrbes quèis coumo n'a ges Paris,
Trevès vostes trafés, emb de caros de cristes,
Pau-parlo à fa languï. Foro en lai lous jours tristes !
Tre la primo, dau tor s'espoussou lou bouscas.
L'ivèr s'es enfugi, bèus amics, espousscas
Au sourel nouvèl vostes ristes !

AUX FÉLIBRES LYONNAIS

A PAUL MARIÉTON.

O Lyonnais, ici, partout ici
l'on dit — que vos cœurs bat-
tent du même battement — qui
émeut, voilà trente ans, la
terre méridionale, — et que
ne vous payant pas de sympa-
thie banale, — à la tache féli-
bréenne, à laquelle il en est tant
qui y prennent part, — em-
pressés au travail, vous voulez
apporter votre pierre — et vo-
tre aide fraternelle.

Que vous manifestiez ainsi,
oh ! cela ne nous étonne pas !
— Malgré que votre air soit
souvent voilé par le brouillard,
— le Nord vous étreignant de
son dernier effort, — vers l'as-
tre méridional si l'espoir vous
tourne, — il est rare alors qu'un
rayon ne vienne pas du Midi,
— ne vienne pas, tout reluisant,
réjouir tout un jour — votre
cité grande et prospère.

Un trop grand temps, Lyon-
nais, le long de vos quais gris,
— vos superbes quais comme
n'en a pas Paris, — vous avez
erré dans vos affaires, avec des
visages d'*ecce homo*, — taciturnes
à donner la langüide.
Hors là-bas les jours tristes !
— Dès le printemps, le bois
s'époussette de songlas. L'hiver
s'est enfui, mes amis, secouez
— au soleil nouveau vos man-
teaux !